

Chapitre 2

Chaque gamme majeure possède une gamme relative mineure constituée des mêmes notes. La gamme relative mineure se construit à partir du 6^e degré de la gamme majeure. La relative de la gamme de do majeur est la gamme de la mineur : la – si – do – ré – mi – fa – sol – la. La gamme mineure ainsi formée se nomme gamme mineure naturelle. Voici l'ordre des tons et demi-tons pour la gamme mineure naturelle : un ton, un demi-ton, un ton, un ton, un demi-ton, un ton, un ton.

La tonique de la gamme mineure relative se situe un ton et demi plus bas que la tonique de sa relative majeure. Une gamme majeure et sa relative mineure possèdent la même armure.

Le mode mineur peut revêtir trois formes différentes à partir de la même tonique. En plus de la gamme mineure naturelle, on retrouve la gamme mineure harmonique et la gamme mineure mélodique.

La gamme mineure harmonique est identique à la gamme mineure naturelle, sauf pour le 7^e degré qui est haussé d'un demi-ton. La distance entre le 7^e degré et la tonique se réduit à un demi-ton, comme dans le mode majeur. On appelle sensible une sous-tonique se situant à un demi-ton de la tonique. La gamme mineure harmonique est constituée de : un ton, un demi-ton, un ton, un ton, un demi-ton, un ton et demi, un demi-ton. Exemple : gamme de la mineur harmonique : la – si – do – ré – mi – fa – sol # – la.

La gamme mineure mélodique diffère selon qu'elle est ascendante ou descendante. Dans sa phase ascendante, elle est identique à la gamme mineure harmonique, sauf pour le 6^e degré qui est haussé d'un demi-ton afin d'atténuer l'écart de seconde augmentée entre le 6^e et le 7^e degré. Dans sa phase descendante, elle est identique à la gamme mineure naturelle.

*La gamme de la mineur mélodique ascendante est : la – si – do – ré – mi – fa # – sol # – la.
Descendante : la – sol # – fa # – mi – ré – do – si – la.*

Ce qui caractérise le mode mineur dans toutes ses formes par rapport au mode majeur est le 3^e degré abaissé d'un demi-ton.

* *

La petite Jeanne ne paraissait pas aussi essoufflée que son père du long escalier qu'ils venaient de gravir. Lui avait voulu faire comme si rien n'était plus facile que de monter quatre étages, et peut-être était-ce pour ça qu'il peinait à s'en remettre.

Avec ces escaliers, la surprise est impossible. Amantine entend tout venir. Et pourtant, au lieu d'aller ouvrir et de sourire à sa nouvelle élève pendant que celle-ci gravissait les dernières marches, Amantine avait attendu, immobile, qu'on frappe.

Et la petite Jeanne France s'était glissée dans l'appartement en courant, en jouant, engouffrée comme l'eau d'une vague, passant par-dessous sa professeure, se fondant à l'univers d'Amantine d'un coup. Elle explore, rapidement. Elle ne dit rien.

Le père est rouge, mais beau. Lui demeure sur le pas de la porte, n'entre pas. D'un œil l'appartement, de l'autre le vide étourdissant de l'escalier.

– Vous êtes pianiste, alors?

– Oui. Ne vous inquiétez pas.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Il se force à rire.

– Imaginez si je m'étais trompé d'endroit.

Le rire cesse.

– Quelquefois, je me dis que je pourrais laisser ma fille à n’importe qui. Je ne me le pardonnerais pas.

Disant cela, il entre, pousse Amantine, sans la toucher. Elle recule. Le soleil de la fin d’après-midi les baigne, tous les deux.

Jeanne a vu le piano, elle le découvre. L’effet est grand, l’arrête un instant. Elle ne croyait pas qu’il puisse être possible de posséder un tel instrument.

Il s’agit du moment de la journée, assez court, où le soleil pénètre directement dans la pièce par la fenêtre au-dessus du lit d’Amantine, celle donnant sur la ville. Le père de Jeanne est aveuglé, il ne peut pas examiner tout à fait ce lieu de la pianiste, ce repaire. Il fronce les yeux, attend, espère y voir, ne voit rien. Amantine, elle, peut voir le père autant qu’il lui plait. Elle lui dit, ne serait-ce pas préférable de faire cela au Conservatoire? Lui refuse, non, non, je préfère un endroit plus personnel. Et il ajoute rapidement, comme s’il se souvenait soudain d’une règle de politesse élémentaire : « Si ça ne vous dérange pas ». Elle réfléchit.

– Non. Mais les marches, vous pourriez les éviter.

– Ce soleil, c’est fou.

L’énergie de l’enfant vient détourner l’attention. La mélodie d’un concerto essaie de se faire entendre. Jeanne s’est mise à lire la partition serrée, complexe, noire, demeurée sur le piano : la musique d’Amantine. Elle y parvient mal, évidemment.

La professeure ne la laisse pas continuer. Ce n’est pas pour toi cette pièce, pas tout de suite. Le père aperçoit mal le piano, mal sa fille. Il n’en éprouve pas moins une grande fierté.

– Quel talent, vous ne trouvez pas?

Il demande à Jeanne de dire au revoir, elle ne vient pas. Il lui souhaite bonne semaine, c’est maman qui viendra te récupérer. À l’évocation de la mère, la fillette court se glisser dans les bras de son père agenouillé. Lui regarde la pianiste. Amantine se retourne et regarde

le soleil qui, dans un moment, disparaîtra derrière le Conservatoire, juché sur sa butte, la seule partie élevée de la ville, telle une Acropole moderne. De la fenêtre d'Amantine, on aperçoit bien ce refuge, où les musiciens vont se cloîtrer afin d'apprendre la musique jusqu'à la folie, protégés qu'ils espèrent de tout danger de la vie urbaine.

La bâtisse du Conservatoire, l'ancienne prison, est l'une des plus vieilles de la ville. Une brique terne recouvre tout l'édifice. Il n'avait pas été difficile de la reconverter en école de musique. Les petites pièces isolées, insonorisées par plusieurs pouces de béton armé, étaient parfaites pour les cubicules de répétition. On avait retiré les barreaux des fenêtres hautes. Des portes sans ouverture avaient remplacé les grilles de fer.

Au début du siècle, la cité s'était construite dans l'horizontalité de la campagne autour de la butte. Chacun pouvait alors participer à la surveillance collective, tout en étant assez loin pour ne pas entendre les cris de la prison. Aussi, le Conservatoire est visible de partout, on n'y échappe jamais.

Ça y est, le soleil s'est glissé derrière le Conservatoire, il a disparu. Amantine est dévoilée alors au père. Comme devant chaque homme, sa beauté frappante fonde d'un coup un besoin furieux, inconscient, de s'accrocher – à quoi?

– Je dois commencer le cours.

– Bien sûr.

L'homme se redresse, mais ne s'en va pas, s'enracine. Il fait ce geste, pas même un mouvement, pas même un geste : une imperceptible inclination vers l'avant – un reflux du sang –, comme pour tenir debout devant le vent trop fort. Conserver sa place, sur le pas de la porte d'une jeune professeure de piano. Et pourtant, malgré son évidente clarté, ce n'est même pas un mouvement.

C'était d'abord la mère de la petite Jeanne France qui avait contacté Amantine. Le vieux professeur l'avait référée. Accepterait-elle de donner quelques leçons à sa fille, lui montrer le nécessaire pour qu'elle puisse entrer au Conservatoire? Quel nécessaire? Amantine ne comprenait pas bien. La communication était mauvaise. La mère semblait loin, et il lui fallait sans cesse hausser la voix à la limite du cri pour qu'Amantine l'entende. Peut-être était-ce le téléphone récemment installé dans l'appartement. Il était difficile de parler sans être gênée.

– Des cours de piano?

– Non non! Son père dit qu'elle n'a pas pu répondre aux questions.

On avait recalé Jeanne à l'audition « malgré la sensibilité remarquable de la jeune élève pour l'élément musical ». Ça n'avait pas suffi, ce n'était pas sérieux. Le père en avait presque fait une crise. L'élément musical, ça ne vous suffit pas? Et puis qu'est-ce que ça veut dire au juste?

La petite fille était encore assise au piano dans cette grande salle blême. Dix ans, devant ces messieurs importants de l'institution, à jouer un prélude de Bach. Puis une sonatine de Diabelli, sans aucun accroc. Les phrasés étaient justes, la technique suffisante pour l'âge. Pas de nervosité apparente. Les juges n'avaient rien à redire de cette petite prestation.

Ces juges, des hommes de musique chevronnés, ayant vécu la virtuosité, tous concentrés à l'écoute de deux minuscules pièces jouées par les doigts d'une enfant.

Les pièces qu'on joue à cet âge ne demandent pas l'utilisation des pédales. Mais, pour la finale du Diabelli, Jeanne avait glissé de son banc, avait étiré la jambe jusqu'à atteindre la pédale de résonance. Elle était demeurée dans cette position fragile un long moment, comme avalée par le piano de concert, retenue seulement par les cinq doigts accrochés aux notes de l'accord, jusqu'à ce que la musique s'éteigne pour de bon.

Les juges l'avaient oubliée. Ils s'étaient mis à chuchoter entre eux quelques remarques que le père, poussé dans le coin où s'entassaient les lutrins et les chaises, feignait de ne pas essayer d'entendre. Est-ce qu'elle, Jeanne, aurait voulu savoir?

Ce grand piano procurait un immense terrain de jeu. Aussi Jeanne avait repris la petite sonatine, pour rien. Rapidement, le directeur, relevant la tête, avait été agacé, « s'il vous plaît ». Jeanne avait recommencé, et il avait dû encore répéter, à cause du bonheur de l'enfant. S'il vous plaît. Elle avait reposé ses mains sur ses genoux, n'avait pas cherché à regarder son père. Mais elle avait continué à sonder cet instrument, plus imposant que tous les instruments sur lesquels elle avait pu jouer.

Une question lui est posée par l'un des messieurs. Comment se nomme le troisième degré d'une gamme? Jeanne ne répond pas. Qu'est-ce qu'une cadence plagale? Toujours l'immobilité du silence. Seules ses jambes se balancent au-dessus du sol, son regard toujours plongé dans le piano. Le dos de l'enfant est très droit, étiré jusqu'au bout pour apercevoir les grandes parallèles des cordes et l'abîme en dessous.

Le regard des juges se tournent vers le père. A-t-elle entendu? On essaie une dernière fois, une autre question lui est posée. Toujours, aucune réaction. Si le père savait ce qu'est une cadence plagale, ce qu'est un troisième degré, il répondrait à sa place.

Jeanne se met à expérimenter la résonance des notes, sans ordre. Elle voit les cordes vibrer dans la table d'harmonie; elle entend les sons. Et elle comprend. Pour cette enfant ayant toujours fait du piano sur un jouet, le fonctionnement de l'instrument est presque miraculeux.

– Suffit! Ce n'est pas le moment!

Le père est horrifié de cet ordre du juge, il vient retirer sa fille du piano en la soulevant par les aisselles. Viens, Jeanne. Elle n'oppose aucune résistance physique, mais on entend, à travers un sanglot né au fond de la gorge, on l'entend demander à son père « pourquoi pas? » Le père la pousse, la ramène au travers des lutrins et des chaises, dans son repaire, en la faisant taire.

– Qu'a-t-elle dit?

– Rien, rien.

Le verdict était tombé : votre fille ne pourra pas intégrer le Conservatoire. C'est à lui qu'on s'était adressé. Jeanne n'avait eu, semble-t-il, aucune réaction. Le visage toujours dirigé vers l'ébène brillant du piano au centre de la pièce. « Malgré la sensibilité de la jeune élève pour l'élément musical. » C'est là que le père avait éclaté.

Monsieur Arbijel s'était levé très lentement, sans urgence, et avait invité le père à passer dans le couloir. La politesse d'un autre temps. Monsieur, avait-il dit d'un accent dont il ne s'était jamais départi, monsieur, il ne faut pas réagir de la sorte. Il ne s'agit que de détails, le principal est là. Elle a du talent, pourquoi ne pas en être fier? Et puis, Monsieur Arbijel avait dit que peut-être il faudrait considérer pour sa fille une autre avenue que celle de la musique. De toute façon, elle approche d'un âge où il n'est plus sérieusement envisageable de faire ce genre d'études.

Le père n'avait pas su comprendre pourquoi, si elle avait du talent, il fallait qu'elle cesse la musique. Il s'était buté. « Vous l'avez entendue. N'est-ce pas cela qui compte? » Pour lui, l'évidence de la beauté musicale de sa Jeanne ne relevait d'aucune instance supérieure.

Monsieur Arbijel reconnaissait en ce père tant de pères qui rêvaient pour leur enfant de ce parcours monumental – c'est ainsi qu'elle leur apparaissait – de la musique classique. Comment leur dire qu'ils se trompaient, que le rêve n'était pas là, dans cette entreprise particulière? Que la musique était d'abord autre chose. Les pères étaient sourds à ces arguments, et le rêve demeurait. Monsieur Arbijel s'était donc résigné : « J'ai une élève qui pourrait lui donner quelques leçons, d'ici la prochaine audition... »

Quinze ans plus tôt, Monsieur Arbijel avait eu le même mouvement pour le père d'Amantine. Il l'avait entraîné dans le couloir – avec l'aisance de ses cinquante ans – pour lui dire qu'évidemment, sa fille serait la bienvenue dans sa classe. Votre Amantine se destine à de grandes choses, avec un peu d'effort. « Je ferai ce qu'il faut », avait dit le père.

Les couloirs du Conservatoire n'avaient pas changé depuis, c'était la même couleur vert d'eau qui recouvrait les murs, la même négligence du terrestre qui régnait. La pièce dans laquelle les deux enfants avaient auditionné, à quinze ans d'intervalle, était la même, celle renfermant le grand Steinway à queue. Salle blanche, opératoire. Cela dans le but de laisser toute l'attention à ce qui compte vraiment. Un pur contenant pour la musique. Un non-lieu où l'existence des choses était sans cesse mise en doute. Tout pour contraster avec la noirceur toujours cirée du grand Steinway.

Avant de quitter la salle dans les bras de son père, Jeanne avait sans doute fini par remarquer : il n’y avait aucune fenêtre dans la salle du grand piano.

—

Le soleil a maintenant bien disparu derrière l’Acropole du Conservatoire. Cela donne l’effet d’une grande noirceur dans l’appartement, et pourtant toute la ville autour est encore empreinte du brasier de l’été. C’est maintenant que le père doit partir.

L’enfant est retournée à l’exploration de l’appartement. On sait pourtant à son regard qui l’évite trop qu’elle ne porte attention qu’au piano. Cependant elle tourne autour, se lance sur le lit, se regarde dans le miroir. Cette distance que Jeanne s’impose avec l’instrument est trouble, pleine de désir d’enfant et de respect idolâtre.

Le père ne part pas.

La mère de Jeanne au téléphone :

– Je ne sais pas d’où elle tient ça. Personne dans la famille n’a jamais joué de quoi que ce soit. Je ne vous dis pas la difficulté que ça a été de trouver un piano.

La ligne est si mauvaise. Elle parle du piano, de tout cet argent qui avait été nécessaire pour en faire l’acquisition, elle qui en avait si peu pour l’essentiel. Le pire, c’est que c’était une idée de son père, moi je lui disais pourquoi ne pas attendre qu’elle le demande vraiment?

Jeanne France avait appris le piano, mais pas la musique. Une professeure du centre communautaire lui avait enseigné l’essentiel pour se débrouiller. Comment lire la signature

rythmique, l'armure. L'équivalence entre un point sur une ligne ou un espace sur la portée, et une touche sur le clavier. La valeur qu'elle devait accorder à chaque figure de notes. Une découverte déjà incroyable. Jeanne avait compris que cela permettait de transformer une partition en musique. D'une utilité pure. Mais elle ignorait tout de ce qu'elle prononçait, comme on lirait une langue étrangère à haute voix sans en savoir un mot. Jeanne France parlait la musique sans pouvoir demander son chemin, sans savoir se retrouver.

Pour les parents, déjà, cette capacité de Jeanne voulait dire connaître la musique. Lire c'était comprendre. Elle appuyait sur les bonnes touches, au bon moment. Elle jouait de belles choses et c'était cela, la musique. Jouer de belles choses.

Le petit salon de la mère était dans un désordre épouvantable. Le cendrier, les revues, les objets de la table basse du salon avaient été mis par terre afin de pouvoir y poser le clavier. Jeanne jouait debout, devant la télévision en sourdine. Elle ne prête aucune attention à l'émission, se concentrant entièrement sur la petite partition posée à plat sur la table.

Son silence se brise soudain. Elle cesse de jouer et fait de petits bruits, pas des cris mais quelque chose comme un piaillage. Le regard de la mère, toujours occupée à quelque chose dans la cuisine, est long à venir malgré l'agitation de sa fille, mais il vient. Alors l'enfant appuie sur un mot, le répétant et le répétant encore, pour que soit enfin saisie par la mère la signification de sa musique. « Papillons, papillons! Papillons! » Elle recommence à jouer, s'arrête pour vérifier si la mère ne s'en va pas puis, voyant qu'elle restera encore quelques secondes, reprend. Elle finit et répète à sa mère qui s'en retourne à la cuisine : « Papillons! »

Dans ces instants, pour Jeanne, la possibilité qu'il eût fallu savoir, qu'il y ait eu quelque chose à savoir sur la musique autre que cette *beauté* immatérielle ne lui avait pas effleuré l'esprit. Les papillons se formaient, n'était-ce pas déjà suffisant, déjà l'essentiel?

Ces grands hommes du Conservatoire ne pouvaient cependant pas se contenter de quelques insectes. Il fallait savoir. Il fallait que Jeanne saisisse la structure de la musique, sa logique, son existence en dehors de toute notion de beauté, sa présence au monde comme une suite de rapports sonores, de tensions, d'échafaudages. L'architecture de la musique devait devenir manifeste.

Là interviendrait Amantine.

De cette impossibilité du père à quitter l'appartement se dégage la plus pénible des réalités.

– Vous voulez que je reste, pour le cours?

– Il ne vaut mieux pas.

Elle lui dit qu'il n'y a pas de danger. « Mais comment pouvez-vous en être certaine? »

– Il faut me faire confiance. Voilà tout.

Le père regarde sa fille. Il lui répète qu'il faudra faire tout ce que madame Amantine lui demande. Jeanne comprend. Elle n'a déjà plus peur de cette belle femme de chez qui son père peine à s'extirper.

Amantine lui parle. Sa voix pour les enfants est pleine de compréhension de l'âge, en même temps que d'une rigueur impossible à oublier.

Le père ne peut plus rester sans que cela devienne invraisemblable. Alors il s'en va, ouvre la porte. Et dans le geste, s'arrête encore, demande, « Amantine, c'est original, d'où ça vient? » Et Amantine sourit. Elle ne lui sourit pas à lui, mais sourit de cette habitude des hommes qu'ils ont de vouloir savoir l'origine de son nom, de vouloir savoir si elle aime le cinéma, les voyages, de s'intéresser à ces riens sur elle.

– Si elle travaille bien, je lui ferai essayer le piano.

– Ça lui ferait tellement plaisir.

La bouche se relève, il sourit aussi sincèrement qu’il le peut.

– Vous savez, je ne suis que la professeure.

– Que voulez-vous dire?

Amantine tient la porte, prête à la refermer. Il est maintenant nécessaire d’allumer pour descendre l’escalier. « Vous éteindrez une fois en bas, voulez-vous? »

La mère, on dirait qu’elle cherche à s’excuser de quelque chose.

– On voulait seulement qu’elle s’amuse, qu’elle découvre des choses.

Elle cherche sans cesse à remettre en question la pertinence du piano. « Vous comprenez, on ne sait pas ça vient d’où. Son père non plus n’y connaît rien à la musique. »

Amantine demeure silencieuse, elle attend que la mère lui demande. Alors elle pourra dire, mais oui, bien sûr. Je la formerai. Je donnerai une direction enfin à ce qu’elle doit apprendre de la musique. Mais la question ne vient pas. On dirait que la mère a d’abord besoin de crever un abcès.

– C’est toujours un bordel à transporter d’une maison à l’autre, son piano. Il dit qu’il n’a pas les moyens pour en acheter un deuxième, que déjà il a fallu que ce soit lui qui paye la plus grande partie du premier, que deux, non, c’est trop, ça ne fera pas.

– Vous transportez le piano?

La mère dit qu’un étui venait avec. Alors, Amantine est bouleversée.

– N’a-t-elle jamais joué sur un vrai instrument?

La mère se fâche, elle a dix ans, ça ne change rien, qu'est-ce que ça peut changer? Elle s'amuse, c'est tout.

– Je vous entends mal. Est-ce votre téléphone ou le mien?

– Parce qu'il lui faudrait deux pianos à queue peut-être? Non, mais, vous!

– Pardonnez-moi.

– Un piano à tous les coins de rue, pour quand l'inspiration lui vient?

– Je vous entends mal.

– Arrange-toi pour lui apprendre deux ou trois choses, ça contentera son père. Mais ne viens pas me faire la morale. On travaille, nous, on essaie de gagner notre vie.

Tout le corps d'Amantine se met à gronder. Elle ne sait rien répondre à cette femme. Ses doigts effleurent les touches du piano, tremblent dessus.

Un long soupir arrive de très loin, du fond des poumons de la mère, à travers la longue communication. Ça, Amantine l'entend. Elle est prise d'un spasme plus fort qui se déverse dans tout le corps, se répercutant jusque dans la main. Elle accroche une note qui la réveille, la rappelle à ce qu'elle fait. Sa main rapidement quitte l'instrument. La mère,

– Alors?

– Vous ne m'avez rien demandé.

– Mais oui. Vous allez lui donner des leçons?

– Des leçons d'harmonie à la petite Jeanne.

– Oui, c'est ça.

– Bien sûr.

Le son d'une sirène s'entend, loin. L'enfant se lève, elle va à la fenêtre. Elle en cherche la source. Amantine reste seule avec l'harmonie. La professeure a appris avec le temps à ne plus entendre les signaux d'alarmes venant de l'extérieur.

– Jeanne, il faut te concentrer. La musique seulement vaut toute cette attention.

La sirène continue à se lamenter.

Amantine regarde cette enfant, agenouillée sur son propre lit, le visage enfoui dans la fenêtre, à sonder le monde, à vouloir s'évader déjà de la théorie à peine entamée. Un seul bruit et déjà l'appel du large se fait sentir.

– Jeanne.

Le petit cahier de notes encore neuf. Sur la page de gauche, des lignes permettant de noter ce qu'il faut que Jeanne sache. Dessus il y a l'écriture malhabile de l'enfant. Amantine lui dicte la théorie, puis Jeanne doit la recopier.

Amantine ne s'exprime pas au-delà du nécessaire. Elle ne répète pas, ne cherche pas à trouver cent façons de dire, d'expliquer. Jeanne finira par s'en sortir. Elle seule de toute façon peut faire ce travail, comprendre. Amantine ne fait pas de gestes avec les mains, rien. Elle récite ce qui doit être recopié par Jeanne.

Sur la page de droite, quelques portées sur lesquelles tracer des exemples, dessiner ce qu'il en est. Les notes sur la portée sont d'abord écrites avec la précision de l'expérience, de celle qui, depuis plus tôt que les mots encore, sait tracer les sons.

Amantine fait des allers-retours au piano. « Tu entends, Jeanne? » Amantine ne regarde pas le clavier, regarde si la compréhension vient sur le visage de la jeune fille. Tu entends, la seconde, la tierce, la quarte? Tu les as toujours entendues, sans le savoir. Maintenant il faut que tu saches.

Amantine procède avec calme. Il n'y a aucune urgence dans la présentation des intervalles, mais aucune insistance inutile. Quand cela lui paraît nécessaire, Amantine pointe avec sa main gauche les touches qui séparent les notes jouées, compte. « Tu vois, la quinte est séparée par trois notes ». Elle ne se met pas à jouer, ne donne d'exemples que le nécessaire. Rapidement elle retourne s'asseoir à la table.

Jeanne recopie les exemples à la suite de ceux de sa professeure. Cela lui prend beaucoup de temps. Elle s'applique à chaque petit cercle, les remplit en dépassant. Puis elle dessine une hampe disproportionnée, comme un drapeau planté trop haut. Et malgré la minutie – on pourrait presque dire à cause d'elle – le résultat n'est pas beau. On ne retrouve pas encore dans le tracé de l'enfant la fluidité de la musique. Les partitions qu'elle note, on dirait du son qui s'empêtre sur lui-même.

Chacune des pages du cahier est comme celle-là. À gauche la théorie, à droite les exemples sur les portées. De même, les leçons doivent progresser dans la monotonie de l'apprentissage, page après page. Amantine a l'habitude. Toute sa vie a été dédiée à ce pas-à-pas, si bien qu'aujourd'hui, elle ne distingue pas autrement le monde, ne sait pas comment il peut en être d'une vie de désordre.

Une fois le cahier rempli, Jeanne comprendra l'harmonie, la base nécessaire pour pouvoir retourner dans la grande salle blanche, devant les messieurs du Conservatoire, et être en mesure de répondre aux questions.

Amantine répète encore quelques fois, « Jeanne, Jeanne ». Jeanne, elle, à travers la fenêtre, fixe son regard un moment, elle a trouvé. Alors elle se détourne, regarde Amantine, et lui crie en pointant : « Feu! Feu! »

À quelques rues de l'appartement, à droite, s'élève une fumée grise sur le fond noir de la nuit. Amantine va rejoindre la jeune fille à la fenêtre, les deux sont côte à côte. De dehors, du trottoir, un passant pourrait apercevoir cette petite lucarne du quatrième étage d'un vieil entrepôt. Son attention étant sans doute aussi dirigée vers la colonne de fumée, ce passant pourrait se méprendre et croire, dans cette fenêtre, à un dédoublement de la même personne.

– Feu!

– C'est fini maintenant, tu peux revenir à l'harmonie, Jeanne. Tu comprends, les intervalles?

La distance a un nom.

– De qui, le feu?

La professeure est surprise. Un temps se passe. « Je ne sais pas. De personne, sans doute. »

Jeanne saute hors du lit, et gambade jusqu'à la table en chantonnant sur un air gai improvisé, « seconde, tierce, quarte et quinte ».

–

La nuit sombre n'empêche pas Jeanne France de courir partout, enfin relâchée de la leçon. La mère est en retard.

– Jeanne, les voitures, attention.

Amantine demeure immobile, elle guette les phares de la mère. Le soir est calme, silencieux. Il n'y a aucune voiture. On n'entend que les souliers de Jeanne qui raclent le sol, elle danse, mais on ne sait pas sur quelle musique.

Les morceaux qu'Amantine travaille en tant que pianiste, les pièces imposantes de son répertoire, lui reviennent progressivement en tête. Dans moins de six mois, elle devra passer

son Concours, le récital ultime décidant de la réussite ou de l'échec de toute une vie de musique. Seront juges de sa capacité à mener à terme son parcours au Conservatoire les mêmes hommes qui ont empêché Jeanne d'y entrer.

Elles sont toutes à leur musique dans le silence de la nuit d'été.

Un petit cri de Jeanne France. Amantine réalise qu'elle ne l'aperçoit plus dans la pénombre. « Jeanne, qu'y a-t-il? » Mais Jeanne ne parle pas. Elle revient, elle sourit encore. Ce n'est rien.

– Il ne faut pas crier. Tu dois te contrôler.

L'arrivée de la mère. La vieille voiture produit un mugissement constant. « Tiens, prends ton cahier. » Voyant que sa fille est là, la mère ne sort pas de la voiture. Elle ouvre la porte côté passager de l'intérieur. Amantine ne peut pas voir si elle lui sourit à cause de la lumière des phares qui l'éblouit.

Jeanne n'a pas de regard pour sa professeure. Son silence demeure.

– N'oublie pas Jeanne. Tonique, seconde, tierce, quarte, quinte, sixte, septième et octave.

Jeanne disparaît dans la lumière des phares. La voiture repart. La mère est dans une urgence incompréhensible, emportant la petite Jeanne France, nouvelle élève d'Amantine.

La nuit est retombée dans son mutisme, loin du centre de la ville. La chaleur exhale du béton et de l'asphalte. Un calme incroyable.

Avant de se retourner, Amantine aperçoit le petit cahier de musique par terre. Lâché dans la poussière, oublié par Jeanne, il s'est fait piétiner par le passage de la voiture. Une grande trace de pneu traverse la leçon d'aujourd'hui. Le papier a tenu le coup, mais la marque

est profonde. Amantine essuie le cahier, parvient à amoindrir l’empreinte, sans la faire disparaître tout à fait. Aucune déchirure pourtant, seulement une urgence en filigrane.

MCours.com